



AUX POLITICIENS

Honneur à vous, vétérans politiques,
Fiers rejetez des valeureux gaulois,
Qui défendez nos croyances antiques,
Nos bonnes mœurs, notre langue et nos lois !

Rouges ou bleus—qu'importe la nuance,—
N'êtes-vous pas de nos droits les gardiens ?
Or moi je dis avec indépendance :
Soyez bénis de tous les Canadiens !

Soyez bénis par le céleste Père,
Vous citoyens qui travaillez toujours
Pour assurer un avenir prospère
Au Canada, mon pays, mes amours !

Votre travail reste sans récompense ;
Le monde, hélas ! est composé d'ingrats....
Mais la patrie, elle, aime et récompense
Les nobles fils qui lui prêtent leurs bras.

Faites la guerre au sombre fanatisme,
Ce vers hideux qui rouge tant de cœurs ;
Luttez aussi contre le népotisme
Qui donne au lâche un titre et des honneurs !

De ses devoirs instruisez la jeunesse
Que Dieu destine aux luttes à venir,
Afin qu'elle ait pour flambeau la sagesse,
Et pour seul rêve un honnête avenir.

Parlez partout l'harmonieux langage
Qu'avec le lait vous suciez au berceau ;
Conservez-le comme un bel héritage :
De notre race il est le noble sceau !

Ah ! pratiquez des aïeux la devise :
" Vivre en Français et mourir en Chrétien ! "
Soyez unis ; et que votre âme vise
A rendre heureux le peuple Canadien !

J. B. CAQUETTE.

Québec, 1887.

LES ROIS

Grâce à la fève, je suis roi.
BÉRANGER.

Le roi boit ! c'est le cri de ce sacre d'un
souverain d'un jour. Dès les origines de
notre histoire, on voit la fête des Rois cé-
lébrée, non-seulement par le peuple, mais
par les grands seigneurs et les rois eux-
mêmes.

Les divertissements, empreints des mœurs de
l'époque, avaient une physionomie particulière ;
généralement, dans les familles on faisait un roi,
de quelque enfant pauvre et intelligent dont on
payait ensuite les frais d'école. Jacques D'Oroa-
ville, historien de Louis III, duc de Bourbon, ra-
conte, d'une façon touchante, une fête des Rois
chez ce Prince : " Il vint, dit-il, le jour des Rois
où le duc de Bourbon fit grand feste et lye-chère,
et fit son roy d'un enfant de l'âge de huit ans, le
plus pauvre que l'on trouva en toute la ville ; et le
faisait vêtir en habit royal, en lui baillant tous ses
officiers pour le gouverner, et faisant bonne chère
à celui roy, pour vénération de Dieu, et le lende-
main disnoit celui roy à la table d'honneur. Après
venait maistre d'hôtel, qui faisait la question pour
le pauvre roy, auquel le duc Loys de Bourbon
donnait communément quarante livres pour le
tenir à l'eschole, et tous les chevaliers de la cour
chacun un franc, et les escuyers chacun un demi
franc, si montoit la somme aucune fois près de
cent francs."

La fête de rois donna lieu souvent à de grands
scandales. Les écoliers de l'Université de Paris
la célébraient d'ordinaire avec des comédiens et
des bateleurs ; des troubles avaient lieu.

En 1521, François Ier célébrant les Rois, reçut
une blessure grave, par un tison enflammé qui lui
tomba sur la tête.

Sous Henry III, Henry IV, Louis XII, la fête
des Rois fut toujours célébrée, et ne tomba pas en
désuétude.

Sous Louis XIV, on en fit un grand divertisse-
ment. Un fait curieux s'était passé en 1551, lors-
que l'amiral de Châtillon fut sur le point de sur-
prendre Donai pendant la nuit, la garnison s'était

enivrée aux cris de " le roi boit, " car ce cri est
particulier à la France, le Canada, l'Allemagne et
aux Pays-Bas.

Béranger a voulu aussi fêter la fête des Rois,
dans sa chanson intitulée le *Roi de la Fève*.

Grâce à la fève, je suis roi.
Nous le voulons, versez à boire,
Calmes sujets couronnez-moi,
Et qu'on porte envie à ma gloire,
A l'espoir du rang le plus beau,
Point de cœur qui ne s'abandonne
Nul n'est content de son chapeau
Chacun voudrait une couronne.

Un roi sur son front obscurci
Porte une couronne éclatante ;
Le père a sa couronne aussi,
Couronne de fleurs qui me tente.
A l'un le ciel la fait payer ;
Mais au berger l'amour la donne ;
Le roi l'ôte pour sommeiller
Colin dort avec sa couronne.

Le Français, poète et guerrier
Sert les muses et la victoire.
Le front ceint d'un double laurier,
Il triomphe et chante gloire.
Quand du rang qu'il doit occuper
Il tombe, trahi par Bellone,
Le sceptre lui peut échapper,
Mais il conserve sa couronne.

Belles, vous portez à quinze ans,
La couronne de l'innocence ;
Bientôt viennent les courtisans ;
Comme les rois on vous encense.
Comme eux de pièges séducteurs
L'artifice vous environne ;
Vous n'écoutez que vos flatteurs
Et vous perdez votre couronne,

Perdre une couronne ! à ces mots
Chacun doit penser à la sienne.
Je n'ai point doublé les impôts ;
Je n'ai point de noblesse ancienne ;
Mon peuple, buvons de concert !
La place me paraît si bonne !
N'allez pas, avant le dessert,
Me faire abdiquer ma couronne.

Victor Hugo a intitulé "Fête des" Rois une des
plus belles poésies de sa *Légende des siècles*. Léon
Gozlan a fait aussi une jolie pièce : *Le gâteau des
reines* ; mais aujourd'hui, l'étoile qui guida les mages
dans leur pieux pèlerinage a enrichi la langue
française d'une image poétique fréquemment em-
ployée. Pour les écrivains, l'étoile, c'est le plus
souvent une voix intérieure qui nous dirige vers
un but. Car comme l'a dit un auteur, " le devoir de
l'homme est d'aller sans cesse devant lui d'un pas
plus ou moins régulier, guide par son étoile, vers
la tombe, qui est le berceau de l'âme, comme les
mages d'Orient vers le berceau du Christ, qui est
le tombeau de la matière : il n'a pas le droit de
faire un pas à reculons. L'espérance lui est per-
mise, mais le regret défendu.

LA FOSSE DE MONTCALM

L'endroit où les boulets anglais pleuvent plus
serrés, M. le marquis de Montcalm est de-
bout, en grande toilette, comme s'il assistait,
en pleine sécurité, à une de ces fêtes don-
nées à Versailles par un monarque indifférent au
sort de ses sujets d'Amérique.

—Prenez garde, monsieur le marquis, il n'est
pas séant que notre général s'expose ainsi à la
mort, lui répètent à l'envie ses soldats effrayés
pour sa vie et non pour la leur.

Mais lui, impassible dans son jabot de dentelle
et dans sa perruque poudrée, il se contente de
sourire.

Son costume l'a-t-il signalé aux Anglais ? Les
ennemis l'ont-ils reconnu ? Les boulets sèment la
mort et creusent tout autour de lui une fosse dans
la terre où ils s'enfoncent. D'heure en heure, elle
devient plus large et plus profonde. Montcalm
se croise les bras ; il médite sous la pluie de fer et
murmure :

" Oui, si je dois mourir dans une victoire, je
veux pour dernière couche les drapeaux enlevés à
l'Anglais. Il n'est point de plus beau lit funéraire
pour un général victorieux.

" Mais pourquoi parler de victoire ? Est-il pos-
sible de s'abandonner ainsi à des illusions men-
songères ? Des succès passagers nous sont peut-
être réservés encore. L'héroïsme de nos soldats
et mon dévouement pourront conserver quelque

temps des postes à peine défendables. Mais nos
efforts, oubliés comme nous sommes, ne feront que
retarder la défaite suprême, fatale, inévitable. Je
vois le flot toujours montant des Anglo-Saxons
nous enserrer de plus en plus. Nous ne pouvons
prétendre qu'à un trépas glorieux.

" Non, je ne dormirai pas sur les étendards bri-
tanniques mon sommeil de triomphateur ; mais
puisque je dois mourir vaincu, je choisirai du
moins ma fosse ; c'est là que je veux être enterré."

Le doigt étendu, il montrait le trou que creu-
saient les boulets de l'assiégeant, et il souriait en-
core en ajoutant :

" La fosse est encore trop petite, mais elle s'a-
grandit avec rapidité. Elle sera bientôt assez pro-
fonde pour recevoir le cadavre du chef des Fran-
çais d'Amérique."

Et quand, dans la mêlée où succomba son
adversaire, Wolf, Montcalm eût été lui aussi frappé
à mort, la fosse était suffisante.

LÉON BARAT.

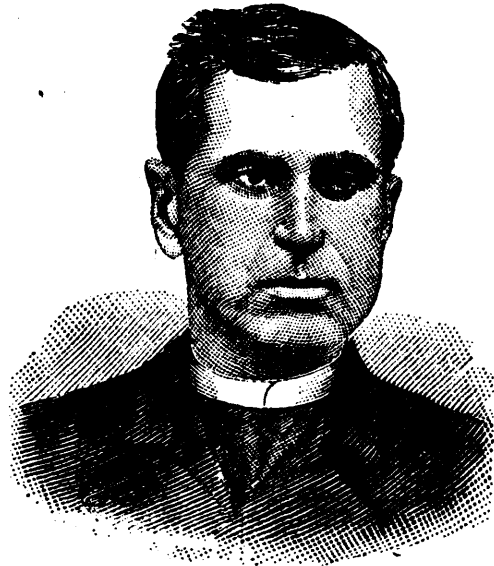
LES CANADIENS DES ÉTATS-UNIS

LE RÉV. F. X. CHAGNON

Le Rév. M. F. X. Chagnon est né à Verchères,
P. Q., le 18 février 1842. Il commença ses
études au collège Commercial de sa paroisse
dirigé par les Clercs Saint-Viateur.

En 1861, il continua son cours classique
au collège de Joliette. De 1866 jusqu'en 1870, il
fit ses études théologiques, partie dans le collège de
Joliette et partie dans le collège Masson, à Terre-
bonne, où il était en même temps professeur.

Il fut ordonné prêtre, par Mgr Pinsonnault, au
Grand Séminaire de Montréal, le 18 janvier 1871.



Pendant sept années, le Rév. M. Chagnon a
exercé successivement le ministère, comme vicaire,
à Saint-Lin, Saint-Jacques-le-Majeur, Saint-Michel
et Ste-Brigide (Montréal).

Le 18 janvier 1877, il prenait la direction de la
congrégation de Champlain (Etats-Unis). Cette
congrégation, qui compte environ trois cent cin-
quante familles, possède une des plus belles écoles
du comté de Clinton.

C'est un don généreux que lui a fait son zèle et
patriotique curé, qui, par une manœuvre habile,
avait réussi à se procurer cette magnifique école,
construite à grands frais, par le *Board of Educa-
tion*. Ce dernier fut, dans la suite, forcé de la
vendre pour en payer les dettes.

Son dévouement pour ses chers ouailles ne con-
naît pas de bornes, lorsqu'il y va de leur avantage
matériel, social et religieux.

M. Chagnon est de plus un patriote. On se
rappelle, qu'à la dernière Convention de Rutland,
il fut l'un des proposeurs d'une motion blâmant le
gouvernement d'Ottawa pour sa conduite vis-à-vis
de Riel.

L'ami qui souffre seul fait une injure à l'autre.—
ROTROU.